

TARIF D'ABONNEMENTS
Roubaix-Tourcoing, le Nord et les Départements limitrophes...
Les autres Départements et l'étranger la port en sus.
Agence particulière à Paris, 26, rue Feytaud

BUREAUX ET RÉDACTION :
ROUBAIX : 71, Grande-Rue + TOURCOING : 5, rue Carnot
ÉDITION DU MATIN

ABONNEMENTS & ANNONCES
A Roubaix...
A Tourcoing...
A Valenciennes...
A Paris et à Bruxelles...
En vente à Paris dans toutes les Bibliothèques des garçons et dans les principales librairies.

Nos ateliers étant fermés le premier jour de l'an, le Journal de Roubaix ne paraîtra pas demain matin.

CHRONIQUE LA LEÇON

Ce fut pendant les vacances, au cours d'une excursion à Jersey, que les familles d'Urcelles et Reygot lièrent connaissance. Un collègue de bons offices, sur le petit vapeur qui, de Cartreots à Gorey, fend la mer bleu pâle et danse comme un bouchon sur les grandes lames à volutes de neige, rapprocha les parents et les enfants. Mlle d'Urcelles, blonde, haute, fière, inspirée, par l'impétuosité avec laquelle elle allait, venait sur le pont, une vive admiration à Albert Reygot, beau garçon brun qui fouillait la côte avec un regard inquiet. Serait-on bientôt mariés ? Ce qui ne l'empêchait pas de pointer avec un air de bon plaisir le plus satisfait de soi-même. Un descendant au même hôtel : celui qui avait vu de ses yeux les concubinaires tenus par les dédites du général Boulanger, lors de l'exil à Fontaine de st-Étienne. Les jours suivants, on se rencontre aux stations imposées par les guides à l'admiration des visiteurs, à l'épave, à Rozel, au phare de Corbière. Ensemble on admire les falaises rougeâtres, les rochers chaotiques plongeant sur des profondeurs d'eau verte, les criques de sable fin. Ensemble, on longe la baie de Sainte-Brelade, où persistait encore le souvenir de Boulanger, ensemble on reçoit au visage l'embrun des vagues qui recouvraient, dans l'irrésistible reflux, le ruban de pierre à fleur d'eau qui rejoint la Corbière à la terre ferme. Et comme, de la réciproque des bons rapports et des lueurs pris en commun, la sympathie grandit, finalement les Reygot et les d'Urcelles, d'une même accord louèrent deux cottages réunis par un seul jardin, à Saint-Aubin. Un jardin étonnant, plein d'arbres des îles et des tropiques, où les crapauds énormes de Jersey chantaient le soir, à voix douce ; un jardin qu'un vieux jardinier balayait comme un parquet, un véritable jardin anglais aux pelouses de velours et d'émeraude. On descendait, par des lacets d'allées, des escaliers de bois, à une grève minuscule où l'on pouvait se baigner.

L'intimité s'établit, cette intimité facile des vacances, qui n'engage à rien qu'à de mutuels rapports de politesse. Avec un sourire, les d'Urcelles et les Reygot voyaient leurs grands enfants Albert et Valentine, causer franchement, rire, lire, se promener côte à côte, on bons camarades. Et de fait, ils faisaient plaisir à voir, tous deux gracieux, robustes. Mlle d'Urcelles avec plus de force assise, de mystérieuses sermons. N'était pas le fils des Reygot de Nantore, usines, modestes, fortune inébranlable ! Les d'Urcelles, eux, portaient avec un grand air de race et une parfaite dignité une de ces demi-pauvretés qui sont encore du luxe, ou tout au moins de la saine, mais qui mettent tout ce qu'elles possèdent à leur tour rang. Les Reygot, avec un flair de commerçants enrichis, n'avaient pas tardé à se rendre compte de la situation de fortune de leurs voisins ; mais, affines par une certaine culture et flatés, d'ailleurs, de relations qui, à leur sens, les honoraient, ils comblaient d'égards et de révérences le vieux et la vieille Mme d'Urcelles, un couple touchant, Philémon et Baucis en cheveu blancs, et facilitaient sans arrière-pensée le flirt visible de leur fils et de Mlle Valentine.

Collec, libre d'esprit, très pur de cœur n'éprouvait pour son compagnon de promenades et son partenaire de tennis et autres sports, canot ou cheval, d'autre sentiment que celui d'une cordiale camaraderie, quand le malheur voulut que, bien malgré elle, elle surprit une conversation entre Albert et sa mère, des propos qui la mortifiaient et la blessèrent comme une insulte.

— Non, maman, pas si bête ! disait le jeune homme. M'emballer, moi, pour les beaux yeux d'une fille sans le sou ? N'ait pas peur. Je ne marche qu'à quatre cent mille francs de dot. Je vaux ça ! Pas un centime de moins !

Sous la tonnelle épaisse qui la cachait, Mlle d'Urcelles tressaillit ; le coup était brutal, révolté. Est-ce qu'elle aimait ce jeune fat ? Est-ce que jamais elle avait pensé à lui ? Jamais, par la plus innocente coquetterie, lui avait-elle laissé supposer qu'elle éprouvait pour lui plus qu'une amitié de bon de mer, une sympathie cordiale et bon enfant ? Et il avait la goujaterie de se défendre d'avance de poser ses questions !

Elle s'éloigna, le cuir serré, rentra dans la chambre et pleura. Et quand bien même elle aurait, elle intelligente, bonne, d'une réelle valeur morale, pu espérer — ce n'était pas le cas, mais c'est lui ! — qu'un homme jeune l'aimerait un jour pour elle-même, lui demanderait de devenir la bonne compagne, la mère respectée, la fidèle et tendre amie des beaux et des mauvais jours, en quoi un tel rêve était-il des excessifs ? Est-ce que ce n'est pas le devoir de l'homme de travailler, son rôle de nourrir la femme et les enfants, son bonheur d'être, à chaque seconde, le créateur bienfaisant de la lumière, du feu, de tout ce qui renouvelle à chaque seconde la vie, le pain quotidien ? Depuis quand un homme robuste, fait pour l'action, la lutte, accepterait-il de se faire entretenir par celle qui lui apporterait la tendresse et l'amour ? Et oser se taxer, taxer sa paresse, son égoïsme, sa cupidité propre à un chiffre aussi exorbitant ? Cela dépassait toute mesure. Mais l'objet, l'objet, le vil, c'est qu'Albert Reygot n'était pas particulièrement méchant, intéressé. Ce qui lui pensait, quantité de jeunes gens le pensaient ; ce qu'il disait, quantité de jeunes gens l'eussent dit à sa place.

Dé, ce jour, elle changea insensiblement de manières. Et Albert, si sûr de la franchise amitié qui les avait unis, commença de s'inquiéter. En Mlle d'Urcelles, si simple, si naturelle, un être nouveau apparaissait : la femme, avec le mystère de son inconnu, la séduction capricieuse de son sourire, la menace de ses volontés, la faiblesse de ses lassitudes, le charme changeant de ses fantaisies. Ce n'était plus une jeune fille qui se dressait devant lui, mais mille jeunes filles,

tour à tour coquettes, impérieuses, tendres, méchantes, ironiques, émus. Mlle d'Urcelles s'était résolue à se faire aimer ; elle y réussit. L'air de confiance et de fatuité d'Albert disparut. Il fut un cavalier servant, un soupireur humble qui essayait parfois de rompre le joug et s'inclinait presque aussitôt, vaincu. Étouffé, irrité, il se sentait entraîné par une force irrésistible et se demandait avec inquiétude où la passion qui grandissait en lui le mènerait. Au mariage ! Mais alors, finis ses beaux rêves d'or. L'aisance, le bien-être relativement modestes, et non le train magnifique qu'il assignait pour idéal d'existence. Il serait berné, roulé, lui, Reygot, homme fort, jeune homme pratique à qui on ne « le faisait pas au sentiment ! » si aimait ; il était esclave de son amour.

Alors pendant les belles heures rapides de l'été, dans les petites vallées sinueuses qui sont si fraîches et si vertes, dans le train minuscule qui parfois les vagues irritées fouettent d'écume, dans les grands landaus qui les emmenaient sous les arbres centenaires, le long des grèves où mourut le flux, au creux des rochers rouges d'ou, roucoulis et pensifs, tous deux, côte à côte, regardaient s'enfler la mer, Albert Reygot connut la souffrance et la joie d'aimer. Il devint meilleur. Eh ! mon Dieu ! fallait-il après tout tant d'argent pour être heureux ? Est-ce que l'union des cœurs et l'entente des âmes n'est pas le suprême, le souverain bien ? Allons ! un peu de courage ! Décide-toi, mon garçon. Tu ne trouveras jamais femme plus séduisante, plus ouverte d'esprit, plus forme de caractère.

Et il osait tout à tour et n'osait pas, de plus en plus subjugué, aveuglé par la force d'un sentiment dont il n'avait pas jusqu'alors soupçonné l'existence, et sans remarquer les étranges et rapides expressions qui passaient, comme des vols d'ombre et des fuites de soleil, sur le visage altier, parfois souriant et parfois sévère, de Mlle d'Urcelles.

Enfin, un jour, l'émotion... l'heure propice... la splendeur d'une de ces après-midi qui font du ciel un bain fluide d'or bleuâtre et de la mer un immense miroir de métal en fusion... l'irrésistible attrait de la jeune fille, et jusqu'à son attitude de beau jeune sphinx... il osa lui prendre la main et murmurer, sincère enfin : — Valentine, voulez-vous être ma femme ? Acceptez, je vous en supplie ! Elle se redressa, toute blanche, transfigurée du plaisir d'avoir atteint son but et de se venger, enfin, par la plus cruelle leçon : — Mais... mon pauvre ami, je ne vous aime pas, moi !

Et comme il balbutiait, attendri, piteux, désolé, espérant encore : — Mais moi... moi ! je vous aime ! Elle le regarda au face, avec une froideur sérieuse qui le médusa, le laissant glacé de honte, de dépit et d'humiliation : — Excusez-moi. Vous oubliez que je n'ai pas les quatre cent mille francs de dot que vous voulez... et que vous voulez !

Une révérence ; elle le plantait là. Elle disparut, lumineuse fantôme de beauté, désir inaccessible, regret amer. Les d'Urcelles quittèrent Jersey le lendemain.

PAUL et VICTOR MARGUERITE.

NOS FEUILLETONS

Vous commencent prochainement la publication d'un roman très intéressant et très mouvementé :

Le Calvaire d'une Mère

par Jules de Gastyne

INFORMATIONS

MESURES DE CLEMENCE
Paris, 31 décembre. — Par diverses décisions gracieuses rendues à l'occasion du 1er janvier 1903, sur le rapport du ministre de la marine, le Président de la République a accordé des remises ou réductions de peines à soixante-seize marins, militaires et autres individus condamnés par les diverses juridictions militaires de la marine.

UN DON DE M. LOUBET
Paris, 31 décembre. — M. Loubet, président de la République, vient d'envoyer à l'empereur de Russie, la somme de 10.000 fr., pour les sinistres du tremblement de terre d'Andijan.

LES TROUBLES DE MARGUERITE DEVANT LA COUR D'ASSISES DE L'HERAULT
Montpellier, 31 décembre. — L'audience est ouverte à neuf heures un quart. On procède à l'interrogatoire du numéro 16, l'un des principaux inculpés, qui était malade lors de son tour.

Cet Arabe n'a pas tout son bon sens. C'est un bouffon grotesque ; il a marché avec les rebelles sans savoir pourquoi ; il n'a pas frappé Rollin ni personne ; c'est un complot tramé contre lui.

LES SERGENTS DE VILLE
Paris, 31 décembre. — Il se publie à Paris, depuis quelque temps, un journal périodique nommé le *Sergent de Ville*.

Sur l'initiative de ce journal, les gardiens de la paix étaient invités à assister, cet après-midi, à deux heures, salle des Sociétés savantes, rue Danton, à une réunion, ayant pour objet la fondation d'un syndicat ou plutôt d'une ligue de sergents de ville ayant pour but la défense des intérêts de cette corporation.

Un certain nombre d'inspecteurs des brigades de recherches surveillaient les abords de la salle. Une dizaine de personnes seulement assistaient à la réunion. Son organisateur, le rédacteur en chef du *Sergent de Ville*, a dans une courte allocution, attribué l'insuccès de sa tentative à la pression administrative. Il a protesté contre les révoqueries dont auraient été victimes seize agents qui linéaient son journal et a invité les gardiens de la paix à signer un pétition qui, a-t-il dit, sera soumise au président du Conseil des Ministres et au Président du Conseil municipal.

ACTUALITÉ



— Ma chère amie, je tiens, à l'occasion du jour de l'an, à vous faire un riche cadeau...
— Vous allez vous en aller ?

LE CHARBON ANGLAIS EN AMERIQUE
Londres, 31 décembre. — Les maisons américaines redoutant une nouvelle grève aux Etats-Unis, ont envoyé en Angleterre des ordres d'achat pour 350.000 tonnes de charbon à livrer dans le plus court délai. 40 vapeurs ont été affectés pour le transport.

LA DEPRÉCIATION MONÉTAIRE EN INDO-CHINE
Paris, 31 décembre. — Le ministre des colonies est assez inquiet de la situation faite en Indo-Chine aux colons par la baisse continuelle de la piastre. Celle-ci ne vaut plus que 1.92.

La piastre financière est rafée par tous les pays avec qui notre colonie est en relations d'affaires. Une commission a été nommée pour étudier la question et parer à une situation qui pourrait devenir grave.

UN GRAND DUC RUSSÉ MIS EN PÉTITE
Saint-Pétersbourg, 31 décembre. — Le *Messenger du Gouvernement* annonce que sur l'ordre de l'empereur la cour du grand duc Paul a été dissoute et qu'il a été créé un poste d'intendant des affaires du grand duc.

CHOSSES & AUTRES
Romain Durignac a lu ses classes. Comme on lui demandait hier ce qui l'avait le plus étonné à la Conciergerie, le frère de la grande Thérèse de répondre à l'instar du digne de Génes : — Ma foi... c'est de m'y voir !

Dans un hôtel. La patronne est en train de préparer la note des voyageurs. Je ferai observer à madame, dit le garçon, que le numéro 6 a débouché le verre qui était sa commande. — Y pensez-vous ? Jean, fais-le servir une pareille veille sur la note d'un client... nous lui comptons un paquet de bougies en plus.

LA REVOLTE AU MAROC

L'ESPAGNE MOBILISE
Fébrile activité à Madrid. — Le Sultan battu Madrid, 31 décembre. — La situation marocaine cause de vives anxiétés au gouvernement. Hier, les ministères de la guerre, de la marine et des affaires étrangères ont eu un long entretien avec le roi. A l'issue de ce Conseil, aucun communiqué n'a été adressé aux agents et à la presse madrilène.

Dès hier matin, le ministre de la marine a expédié dans les ports l'ordre de tenir prêts les navires disponibles et de hâter les réparations en cours sur d'autres navires. Le *Carlos V*, le *Blago*, le *Nuncio*, la *Princesa des Asturias*, le *Leprieux* et le *La Plata*, vont se diriger sur Malaga, où aura lieu la concentration navale. A cette flotte, se joindront plusieurs transports réquisitionnés des Compagnies de navigation.

Une activité fébrile se manifeste dans les bureaux du ministère de la guerre, où l'on procède à des opérations concernant la mobilisation. Le corps d'armée de l'Andalousie sur le pied de guerre, et tout prêt à s'embarquer pour le Maroc. Un grand enthousiasme se manifeste parmi les troupes, mais le public est lent à s'intéresser, malgré l'ardente campagne, que mène la presse de tous les partis.

La garnison de Leganes, ville voisine de Madrid, qui est composée de deux régiments, a reçu ordre également de se tenir prêts à partir. Un ordre analogue a été donné à un régiment de Saragosse.

Les nombreux officiers et soldats en congés pour les fêtes du Nouvel-An, ont reçu l'ordre individuel de rejoindre leurs corps. Les Compagnies de chemin de fer ont pour instruction de tenir prêts assez de trains pour transporter au premier signal 4.000 hommes à Algeiras et à Cadix ; on croit que ces troupes sont destinées à renforcer les garnisons de Ceuta et de Melilla.

Soulèvement des Kabyles
Londres, 31 décembre. — Une dépêche de Gibraltar dit que, d'après des avis sûrs parvenus de Ceuta, les tribus kabyles de la région se sont déclarées en faveur du prétendant. Elles ont chassé les fonctionnaires que leur avait délégués le Sultan.

Cette défection est de nature à assurer le triomphe de l'insurrection.

L'effervescence en Algérie
Alger, 31 décembre. — Une grande effervescence règne actuellement chez les indigènes algériens. Cette agitation est causée par la coïncidence de plusieurs grands événements : le procès de Montpelier, la clôture des fêtes du Rhamadan et les nouvelles qui arrivent, chaque jour plus graves, du Maroc.

Les fêtes du Rhamadan ont été célébrées partout, hier soir, avec un éclat inaccoutumé. Des prières publiques ont été dites dans toutes les mosquées ; les pèlerinages ont été très nombreux.

Alger, les Arabes suivent avec une véritable anxiété les événements marocains et ils n'ont pas dissimulé leur joie à la nouvelle de l'échec du Sultan qui est très impopulaire parmi les musulmans.

Plusieurs navires de guerre de diverses nationalités sont attendus ici ; on croit qu'ils y recevront des ordres pour se rendre sur les côtes marocaines. Hier soir, à huit heures, les officiers de la défense mobile d'Alger, ont tous été avisés de se rendre immédiatement à bord des torpilleurs.

Ils ont passé la nuit à bord des bâtiments qui doivent prendre la mer incessamment pour rallier Oran où ils attendraient des ordres.

L'armée en déroute
Londres, 31 décembre. — Le correspondant du *Times*, à Tanger, télégraphie que le prétendant est à vingt milles de Fes où la situation reste la même. Les débris de l'armée en déroute sont arrivés dans un état lamentable.

Les Marocains sont convaincus que les cas de nécessité, l'Angleterre ne pourra refuser son assistance armée au Sultan. Impossible de les en dissuader parce qu'ils rejettent l'entière responsabilité de la

rébellion sur l'Angleterre qui a répandu les idées européennes et introduit des chrétiens à la cour. Le télégraphe de Gibraltar au *Daily Telegraph*, que pendant le combat du 23 au 24 décembre, trois des généraux du Sultan ont été faits prisonniers.

Barcelone, 31 décembre. — A cause du conflit marocain, le croiseur espagnol *Rio-de-la-Plata* a reçu l'ordre de se diriger sur Tanger.

LE MINISTÈRE SOCIAL DU CLERGÉ

Rome, 28 décembre. — L'encyclique qu'à la fête de l'Immaculée Conception, 18 décembre 1902, Léon XIII adressait aux évêques d'Italie, porte les marques distinctives du génie angélique et de la synthèse conciliante. A tous les évêques du monde entier, le Saint-Père avait recommandé, dans des pièces générales ou nationales, l'exhaussement de l'éducation des clercs. La France occupait jusqu'ici le rang d'honneur dans ces encouragements et ces conseils. Le document italien marque sur les envois passés un double progrès : il précise ce qu'il est convenu d'appeler la « réforme » des séminaires et il introduit officiellement par une Lettre officielle, la science sociale dans l'instruction ordinaire des séminaristes sacerdotaux.

Cette Encyclique fait date. A mesure que la Papauté requerrait le renouvellement, les meilleurs esprits ont essayé de prolonger sur nos besoins les méthodes d'enseignement et d'apostolat. En France, les lettres remarquables de Mgr Le Camus et de Mgr Latty ont été catégorisées, avec une tranquille audace et le plus rigoureux départ, les postulats pontificaux. Mais ce désir de réforme a excité en Bavière et en Autriche un mouvement extrême sans précédent d'ailleurs, avec je ne sais quel esprit de mécontentement et d'aigreur, des prêtres et des laïques ont orienté le catholicisme d'une manière maudite et confuse. Deux publications, une réunion à Munich, un livre ont attiré l'attention sur ces tentatives, auxquelles les uns applaudissent, contre lesquelles les sages évaluent leurs protestations. A la dernière conférence de Fulda, l'épiscopat prussien a rédigé un mandement collectif sur ce point où se mêlent les espoirs les plus légitimes et les plus regrettables confusions. Le document reconnaît la nécessité des réformes, il rend hommage à la bonne volonté et aux intentions des « réformateurs », mais il prône les fidèles contre la précipitation, l'aigreur et le confusionisme. C'est là aussi, le but et l'esprit d'un long et précieux discours que Mgr Keppeler, l'évêque de Rotenburg, en Wurtemberg, a tenu à la réunion générale des prêtres. Dans d'autres pays, le mouvement a gardé la mesure et la rigueur disciplinaire.

Cette situation nouvelle donne à la dernière Encyclique l'occasion de déterminer l'impeccable langage. Léon XIII exclut toute « nouveauté » contraire à l'esprit propre de l'éducation et de l'instruction cléricales. Nécessité du séminaire, génie particulier du séminaire, enseignement spécial du séminaire ; il y a là, en dehors du dogme et de la morale mêmes, un élément durable, qu'exige le sacerdoce, et auquel le séminaire seul peut toucher.

Mais Léon XIII admet, si accord, il réclame l'application des méthodes de travail sur « divers » temps, le raisonnement, le souci d'absorber ce qu'il y a de bon et d'utile dans la science et le progrès. Homme de l'éternité et du temps, le prêtre doit unir les deux mondes dans son esprit et son apostolat. Cette distinction capitale, cette sagesse et cette largeur, ce maintien de l'immuable et cette part faite à la mobilité, toute cette orientation offre en quelques phrases simplifiées la coordination et la complémentarité de ce qui doit rester et de ce qui peut se rejoindre ; de ce qui est et de ce qui doit être : la tradition et le progrès. Vers cette compréhension tendent au fond tous les efforts. Si, dans l'Allemagne du Sud, quelques esprits impatientes, quelques jadis par M. Kraus, et quelque peu contraires aux congrégations romaines, dépassent la juste frontière, le mandement de Fulda et l'Encyclique du Saint-Père canalisent l'inégal torrent. En France et aux Etats-Unis, le document contribuera à donner au renouvellement plus d'essor et d'élan. Léon XIII trace un vaste champ où les nouvelles méthodes de travail peuvent librement, librement se mouvoir. A l'immobilisme, Léon XIII préfère le vitalisme.

Sur un point capital en ce moment, le Pape marque l'esprit et l'étendue de cet effort : il précise le rôle, le ministère social du clergé avec sa douceur insinuante et sa limpidité stellaire. Proportionner au besoin l'instruction cléricale : voilà le *quid agendum*. Léon XIII a choisi l'heure propice. On le sait, voilà quatre ans que le Vatican organise sur le fondement démocratique l'œuvre des congrès en Italie. Après ces Encycliques aux ouvriers et sur le droit démocratique chrétien, Léon XIII a multiplié les actes disciplinaires, a dessiné d'orienter tous les catholiques vers la main-mise sur le « quatrième Etat ». Rupture avec le conservatisme d'antan ; règlement précis et détaillé pour l'Opéra dei Congressi ; et, comme le comte Paganuzzi restait enligné dans les reliquats des partis morts, nomination du comte Grosoli à sa présidence ; puis, par-dessus tout, circulaire officielle du comte Medolago, président du second groupe, recommandant la constitution de la « classe populaire » autonome, par la « réforme du contrat de travail », les « unions professionnelles » et la « législation ouvrière » ; à ces traits, on reconnaît l'ordonnance et l'enthousiasme continué du Pontificat. Cet effort, prolongé et concentré, l'Encyclique présente le couronnement et lui donne toute sa valeur hiérarchique, par l'éducation sociale imposée d'office au clergé. (1). Et comme sanction suprême, Léon XIII met à la base de cet enseignement ses Encycliques. Pour la première fois le Pape impose une telle innovation : les séminaristes du monde entier en tiendront compte.

LE RENOUVELLEMENT DU SÉNAT

Elections du 4 janvier 1903

Des prévisions auxquelles on se livre dans les milieux officiels, il résulte qu'un certain nombre de sénateurs sortants qui se représentent devant leurs électeurs, ne seront pas réélus. Sur ce point particulier, il convient d'attendre la fin de la bataille engagée. Mais il est certain que le Sénat de janvier prochain comptera quelques visages nouveaux.

Il y a d'abord un certain nombre de sénateurs sortants qui renouvellent à la lutte : MM. Leroux (Aisne), général Bénézet (Alpes-Maritimes), Gailly (Ardennes), Monier (Bouches-du-Rhône), Laporte-Bisquit (Charente), Paudouët (Cher), de Casabianca et Farinolo (Corse) et Mazeau (Côte-d'Or).

En outre, un sénateur sortant, M. Borrighione (Alpes-Maritimes) est décédé.

—
Ainsi. — Deux nouvelles candidatures viennent de se produire à titre individuel, en dehors des deux listes déjà en présence :

Ces deux nouvelles candidatures sont : M. Garnier, industriel, conseiller général, qui se présente avec le prospectus

(1) Voir deux articles sur ce sujet dans la Quinzaine, les 16 et 23 décembre. Commentaire ?

gramme du congrès radical de Lyon, et M. le docteur Verrouil, adjoint au maire de Béarnacourt, qui se présente comme républicain.

Gironde. — Les députés républicains de la Gironde publient un manifeste pour appuyer la candidature au Sénat de M. Fernand Faure, qui a été approuvée par le Congrès départemental réuni dimanche dernier à Bordeaux.

Corse. — Trois sénateurs sortants : M. de Casabianca, Farinolo et Jacques Hébrard. On annonce que les deux premiers ne se représentent pas. Beaucoup de candidatures briguent le mandat sénatorial dans ce département. On peut citer, parmi les noms mis en avant, ceux de MM. le colonel Astima, député de l'arrondissement de Bastia ; Pierre de Casabianca, avocat, conseiller général de la Corse ; Giacobbi, député de Corte ; Jacques Hébrard, sénateur sortant ; Malaspina, député de Calvi ; Muracciole, conseiller général, ancien sénateur.

Tous ces candidats sont républicains. Par suite de considérations topographiques, les candidatures de MM. Giacobbi et Muracciole paraissent, le centre et le sud de l'île. Une candidature doit être réservée à la partie nord, et c'est pour celle-ci que les compétitions sont particulièrement nombreuses et vives.

—
Tous les membres du gouvernement qui appartiennent au Parlement et qui représentent des départements de la série sortante — tous les ministres, sauf le général André, par conséquent, — se rendront dans leurs départements respectifs à l'occasion des élections sénatoriales.

M. Combes, qui est le seul ministre soumis au renouvellement, se rendra vendredi soir dans la Charente-Inférieure.

LE CADEAU

CHEZ EUX
MONSIEUR. — Evidemment, on ne peut s'en dispenser.

MADAME. — Il aurait mieux valu le payer en bonnes espèces. Mais puisqu'il n'a pas voulu d'argent, le cadeau s'impose.

MONSIEUR. — Un objet d'art ? Crois-tu qu'avec quatre cents francs ?

MADAME. — C'est peu. Réfléchis. Il est déjà connu. On peut même dire que c'est un peintre arabis.

MONSIEUR. — Soit. Nous irons jusqu'à vingt-cinq cent francs.

MADAME. — J'ai peut-être cinquante fois, pour le moins. J'en suis sûre. J'ai compté les années.

MONSIEUR. — Ton portrait est très bien, il m'a plu à dire... Tout le monde nous en fait des compliments.

MADAME. — Alors, nous allons lui que nous avons à l'apprécier à sa valeur.

MONSIEUR. — C'est juste. Nous mettrons au moins six cents francs, enfin, nous mettrons ce qu'il faudra pour qu'il ne nous considère pas comme des ingrats et des pingres.

DEVANT UN MAGASIN
MONSIEUR. — Oh ! la jolie pendule !

MADAME. — Laquelle ?

MONSIEUR. — La Louis XVI. Cinq cents francs ! Beau coup d'œil, et pas trop chère : ça vaut bien.

MADAME. — Cinq cents francs ! Peste !

MONSIEUR. — Alors, prenons l'autre, celle de style empire.

MADAME. — C'est le même prix ?

MONSIEUR. — Non, quatre-cent cinquante seulement. Celle-là vaut mieux.

MADAME. — C'est un peu cher. Nous serions l'air de vouloir le payer... et il serait blessé dans son amour-propre.

MONSIEUR. — Peut-être bien.

MADAME. — Offrons-lui plutôt cette petite table.

MONSIEUR. — Deux cents francs ? Je trouve que pour une petite table... Elle est curieuse, c'est vrai. Mais deux cents francs ! L'argent devient de plus en plus rare.

MADAME. — Cependant, un portrait signé de lui...

MONSIEUR. — Hé bien, oui, si tu fais ton portrait. Et après ? Tu crois qu'il le fait pour rien ? Tu crois qu'il n'avait aucune arrière-pensée ? Comment on voit que tu ne connais pas, messieurs les artistes ! Il a fait ton portrait sans penser qu'il est dit que cela lui en procurerait d'autres, grâce à nos belles relations, tout simplement.

MADAME. — Tu crois ?

MONSIEUR. — J'en mettrais la main au feu. Je ne suis pas dupe.

MADAME. — Tu m'en diras tant !

MONSIEUR. — Contentons-nous de cette sallette, art nouveau.

MADAME. — On en voit partout.

MONSIEUR. — Qu'importe ?

MADAME. — C'est que, cinquante années...

MONSIEUR. — Vois-tu, c'est précisément ce qui m'exaspère... Il aurait très bien pu l'achever en vingt-cinq années et même moins. Mais il voulait se donner l'air de chercher le chef-d'œuvre. (Haussant les épaules). Le chef-d'œuvre !... Poser, ça !

MADAME. — Te rappelles-tu ses manières, quand tu lui proposais de le payer ?

MONSIEUR. — Si je me les rappelle ! Il avait son idée.

MADAME. — Il escomptait l'approche du nouvel an.

MONSIEUR. — Parbleu !

MADAME. — Il nous a pris pour des poires !

MONSIEUR. — Oui, mais on ne m'y reprendra plus. Il n'est pas encore né celui qui me fera le coup du portrait gratis. Entrons, et que ce soit fini !

DANS LE MAGASIN
MONSIEUR. — Combien la sallette ?

L'EMPLOYÉ. — Soixante-quinze francs.

MADAME. — Bigre !

MONSIEUR. — Ça n'est pas pour rien !

MADAME. — Mon ami, ce serait de l'argent gaspillé.

MONSIEUR. — Faites-nous voir plutôt un porte-cigares.

L'EMPLOYÉ. — En emmarquiné ? En peau de crocodile ? En... en... en...

MONSIEUR. — Combien ?

L'EMPLOYÉ. — Vingt-cinq francs, au plus bas prix !

MONSIEUR. — Trop cher. Donnez-nous une imitation de première qualité.

BACHAUMONT.